
Popularité et affectivité dans les Facebook juvéniles

Madame, Facebook c'est pas Meetic, hein ...

Lycéenne, Banlieue Parisienne

C'est la place des informations dans le Facebook des adolescents qui intéresse ce travail en premier lieu. Mais il convient de s'arrêter sur l'usage du dispositif lui-même, avant d'y mettre des actualités. Ce détour montre la réflexivité que les jeunes ont sur leurs usages d'Internet et sur leurs outils de communication. Si l'inscription à Facebook est plus généralisée que l'accès aux plates-formes comme Skyblogs ou même que les usages du *chat* en leur temps, du fait tout simplement d'un accès à Internet plus répandu, se créer un compte Facebook n'est pas pour autant systématique. Et surtout, avoir un compte Facebook ne veut pas dire l'utiliser comme son voisin. L'individualisation des pratiques nécessite de faire expliciter aux enquêtés la construction de leur réseau social numérique avant d'observer ce qui y circule.

Ce chapitre 4 présentera donc les usages de Facebook décrit par les adolescents de ce terrain, sachant que de nombreux travaux académiques ont déjà balisé ces observations, car ces pratiques s'inscrivent dans la continuité de celles observées antérieurement sur d'autres plates-formes. L'idée est d'insister sur la plasticité du système, utilisable autant pour s'exposer aux yeux de tous que pour interagir avec certains à distance. Et de montrer que ces usages s'inscrivent dans le cadre très puissant des sociabilités juvéniles, mais sont aussi dépendants des déterminants sociaux.

4.1) « Mon » Facebook

Dilemme grammatical au moment de la rédaction du questionnaire. Dans la partie « Qui es-tu » où figurent les questions génériques sur l'enquêté et ses pratiques numériques et médiatiques, faut-il proposer « J'ai un compte Facebook » ou « Je suis sur Facebook » ? Avoir un compte Facebook signifie avoir créé un profil avec à la base un mail et un mot de passe. Mais cela ne signifie pas avoir un profil renseigné ni même des activités de publications ou d'interactions, qui, elles, alimentent un « être » sur Facebook. Par la suite, « avoir un compte Facebook » servira à expliciter l'initialisation d'un profil Facebook par rapport à d'autres outils numériques, par exemple les mails ou Skype. « Être sur Facebook » sera employé pour les situations décrivant les expressions et interactions qui se déploient sur le réseau social, sans toutefois réifier l'identité numérique. Et c'est « j'ai un compte Facebook » (réponse : oui / non) qui a été retenu pour le questionnaire.

85 % des enquêtés indiquent dans le questionnaire avoir un compte Facebook. L'adoption du dispositif est donc massive. Mais elle n'est pas pour autant unanime... Si l'usage de Facebook est généralisé chez les lycéens, comme d'autres modes sont adoptées par une

classe d'âge, l'utilisation du réseau socionumérique reste soumise à des déterminants sociaux, des cadres d'apprentissage, et des espaces de négociation. Et les adolescents s'approprient le dispositif à leur manière, disant « aller sur Facebook » et parlant de « mon » Facebook pour certains. La première formule montre que le réseau social est un lieu de ralliement plus qu'une identité ; la deuxième témoigne d'une appropriation très personnelle de l'outil. L'analyse procédera étape par étape, en commençant par étudier les raisons qui justifient de s'inscrire sur Facebook, pour montrer que les pratiques numériques juvéniles restent conditionnées par l'objectif principal à cet âge, qui est de s'insérer dans la société de ses pairs. Ensuite, l'analyse de l'élaboration d'un profil montrera que les jeunes trouvent moyen de marquer leur distance au dispositif sans se soumettre aux injonctions de la plateforme. Enfin, le cas du non-usage sera envisagé, afin de déceler les conditions dans lesquelles ne pas avoir Facebook est acceptable. L'ensemble de ces observations s'inscrit dans les courants de recherche sur les adolescents en ligne menés par les équipes de danah boyd ou Sonia Livingstone, qui investiguent les formes d'appropriation positives des dispositifs socionumériques.

a) « Aller sur Facebook »

Les documentalistes du Lycée Pasteur m'avaient dit qu'elles s'interrogeaient sur ce que leurs lycéens font sur Internet. Quand l'un d'eux se présente au bureau pour demander une souris et accéder aux ordinateurs en libre-service, elles demandent au jeune pourquoi il veut un ordinateur. Elles prennent la réponse « je vais sur Internet » comme un passe-partout, un moyen d'éviter de formuler son intention. Et pourtant, aller sur Internet est une activité en soi : les adolescents vont y passer le temps, pour voir. Ils demandent une souris pour naviguer sur Internet, pas pour faire une recherche. En cela, ils pratiquent les usages sérendipitaires du web. Facebook est un service qui permet cette même démarche « d'aller voir ». On va sur Facebook sans savoir ce que l'on va y trouver, mais avec l'assurance qu'il y aura quelque chose à voir. Se créer un compte peut donc être une démarche non investie, ou au contraire une démarche très investie.

Un usage socialement marqué

La répartition des réponses « oui » à l'assertion « j'ai un compte Facebook » est indiquée dans le tableau 14, en fonction du sexe, du lycée, et de la filière du répondant. Si l'adoption de Facebook semble être équivalente chez les garçons et chez les filles, les différences sont plus fortes en fonction du lycée et de la filière : 79 % des répondants au questionnaire au lycée Pasteur déclarent avoir Facebook contre 88 % dans l'autre lycée de banlieue où l'administration du questionnaire se faisait en classe¹ ; 90 % des jeunes de filière générale utilisent Facebook contre 80 % en filières professionnelle ou technologique. Ces résultats sont cohérents avec les enquêtes européennes, qui

¹ Dans les lycées où l'administration du questionnaire ne se faisait pas en classe, il est probable que les jeunes qui n'utilisent pas Facebook aient refusé de répondre.

signalait que 82 % des 15 - 16 ans ont un profil sur les réseaux sociaux numériques (Livingstone *et al.* 2011)

Tableau 14 : Les répondants utilisateurs de Facebook par sexe, filière et lycée

	Effectif	J'ai Facebook
Total	562	477
		85 %
Pour 100 enquêtés du groupe		
Sexe		
Femme	48	48
Homme	50	52
(vide)	2	
Filière		
Générale	48	52
Pro Techno	50	48
(vide)	2	
Localisation		
Lycée Pasteur	46	42
Banlieue	27	27
Paris	17	18
Rural	10	12

Lecture : 477 répondants sur 562 déclarent avoir Facebook, soit 85 % de l'échantillon. Sur 100 enquêtés qui déclarent avoir Facebook, 52 sont en filière générale (contre 48 dans l'échantillon global), et 42 viennent du lycée Pasteur (contre 46 dans l'échantillon global).

Ces différences rappellent le rôle des facteurs sociodémographiques traditionnels dans l'adoption des technologies, notamment pour les technologies informatiques qui nécessitent d'acquérir des compétences personnelles. Ici, le lycée Pasteur et les filières professionnelles et technologiques regroupent les jeunes d'origine populaire, qui sont moins présents sur Facebook. Dans les résultats en fonction de la profession des parents, on observe parmi les non-utilisateurs de Facebook une surreprésentation de jeunes

n'ayant pas renseigné la profession de leur père et de ceux qui ont indiqué que leur mère était ouvrier, agent, ou employée du secteur public. Ceci accrédite l'idée que ce sont les jeunes issus de milieux les moins favorisés qui vont moins sur Facebook.

Dans une étude longitudinale sur les usages numériques d'une cohorte de jeunes devenant adolescents, Sylvie Octobre et Pierre Mercklé montrent que l'origine sociale influence d'une part la précocité de l'accès à l'ordinateur et, d'autre part, la multiplicité des activités réalisées en ligne (Mercklé, Octobre, 2012). Ils notent ainsi une « stratification sociale du numérique », les enfants de milieu favorisés étant mieux équipés et plus utilisateurs des fonctions informatiques. Les parents jouent le rôle d'accompagnants initiatiques sur le matériel informatique familial, avant d'être dépassés puisque les jeunes ont d'autres sources d'apprentissage. Mais dans ce moment précurseur, les cadres montrent à leurs enfants des usages numériques diversifiés et exploratoires, peut-être même ont-ils eux-mêmes un compte Facebook ; alors que les adultes exerçant des professions intermédiaires ont des pratiques numériques plus restreintes et souvent concentrées sur les jeux ou le divertissement.

Les conditions familiales sont déterminantes pour accéder à un ordinateur et à Internet, mais plus que l'accès, c'est l'expérience de l'outil informatique qui se joue dans cette initiation. Comme l'indique Cédric Fluckiger, ce qui passe d'une génération à l'autre est une compétence de « privatisation des usages ».

« À travers des ajustements parfois problématiques et une coordination des conduites nécessitant de constantes renégociations, « quelque chose » passe effectivement entre les générations, concernant le rapport aux ordinateurs. Ce ne sont à proprement parler ni des compétences techniques ni des pratiques qui se transmettent, mais bien davantage des dispositions ou des inclinaisons, qui se construisent dans un espace de liberté défini dans la négociation de la privatisation des usages. »

(Fluckiger, 2007 : 41)

Un profil sur Facebook marque une autonomisation du jeune, qui a l'occasion de développer avec cet outil une pratique personnelle. Mais cette autonomie n'est pas également distribuée et l'exclusion numérique s'observe déjà à ce stade.

Un apprentissage non-individuel

L'expérience de Facebook comme des autres outils numériques est donc socialement conditionnée, mais les usages juvéniles sont déterminants dans les pratiques. L'enjeu de Facebook, comme des *chats* et des *Skyblogs* en leur temps, est de créer un entre-soi où l'on peut se retrouver (boyd, 2008). C'est donc aussi par les pairs que l'on apprend des usages. Il est d'ailleurs difficile de faire raconter aux jeunes comment ils ont appris à se servir de Facebook, tant cette compétence est acquise de manière diffuse et informelle.

À défaut de se remémorer leur propre apprentissage, certains lycéens racontent l'initiation des plus jeunes. Jessica accompagne les premiers pas de son petit frère sur Facebook dans une sorte de « conduite accompagnée » : elle l'a autorisé à se créer un compte à 13 ans à condition qu'elle garde son mot de passe ; elle a défini les règles qu'il devait respecter et les sanctions en cas de dérapage.

« Mon petit frère il a [Facebook], mais j'ai pas envie d'avoir son Facebook [d'être ami avec lui sur Facebook]. Parce que, je sais, que, de toute façon, je peux y aller quand je veux, j'ai son mot de passe et tout. Mais j'ai pas envie qu'il voie les trucs que je fais. Il a 13 ans. Mais par contre, moi je suis derrière lui. Je lui ai, je lui ai bien expliqué certaines règles, et je lui ai dit que si il met, si quand j'allais me connecter sur son Facebook je vois des trucs bizarres, et qu'il met, je lui ai dit que c'est fini, j'allais lui désactiver son Facebook, donc c'est bon il fait attention. Mais bon, pour l'instant, comme ça fait même pas un mois qu'il est dessus, il s'en fiche en fait, il raconte pas trop sa vie. Il a ça pour que de temps en temps il discute avec ses amis, c'est tout. »

(Jessica, 18 ans, Term. STSS)

Dans les « trucs bizarres » que Jessica a interdits à son petit frère, il y a par exemple raconter sa vie, poster des photos de soi liées à des activités non acceptables à son âge, et être amis avec des inconnus, notamment des hommes plus âgés. De même, Pénélope suit les activités de sa cousine pour alerter son oncle si elle voit des statuts qu'elle ne juge pas appropriés.

Si cette responsabilité des aînés dans l'initiation numérique des plus jeunes est assumée, il n'en va pas de même avec le transfert de compétence vers les parents et adultes qui semblent incompetents : c'est « embêtant » d'aider sa mère qui ne sait pas comment on met une photo ; « déjà, les parents ne savent même pas » se servir d'un ordinateur, alors c'est pas la peine de leur montrer Facebook ; une jeune fille en classe a été jusqu'à inverser les rôles de surveillance : « j'ai récupéré le mot de passe [de mon père], comme ça je peux surveiller qu'il trompe pas ma daronne ».

En dehors de ces cas permettant de verbaliser un apprentissage, la pratique des adolescents résulte principalement du mimétisme juvénile et d'une multitude d'essais-erreurs. Pour cela les lycéens ont deux atouts : ils ont du temps et ils expérimentent leur profil. En « traînant ensemble » comme le raconte danah boyd, ces lycéens qui ont l'air de ne rien faire font en fait des expériences. Pour les jeunes, Facebook est un lieu où il est admis de zoner, de ne rien faire si ce n'est être ensemble : « quand on va sur Facebook, on sait qu'on y va pour perdre du temps... » (Sarah, 17 ans, Terminale Générale), « quand je rentre du lycée, je me mets sur Facebook, ça me permet de me détendre un peu. Et puis j'aime bien faire ma petite curieuse. » (Jessica, 18 ans, Term. STSS), ou encore « Oui, en ce moment j'y vais beaucoup [sur Facebook]. Parce que j'ai rien à faire. » (Nicolas, 17 ans, CAP SPVL). Le temps libre des jeunes est donc investi dans l'exploration de ce que les autres font ou ont fait, ce qui est loin d'être une perte de temps. Cette observation est une source infinie pour s'approprier à son tour des vidéos, des modes d'expression, des appréciations.

Des cas particuliers permettent d'aller sur Facebook sans avoir de compte : « J'ai le mot de passe de mon copain, alors j'y vais de temps en temps... mais je fais rien hein. » m'explique une jeune fille qui avait levé la main pour indiquer qu'elle n'avait pas Facebook, mais tournait les pages du questionnaire à un rythme raisonnable. Ou encore un jeune homme : « je vais sur le compte de mon frère, parce que mon frère il me fait confiance ». Et enfin, Keira qui n'a plus Facebook, continue à suivre les fils d'actualité des uns et des autres en regardant sur le smartphone d'une amie : le mobile personnalise les

usages, mais permet aussi de prêter un *device* et les accès qui vont avec. Les usages de Facebook peuvent ainsi être partagés avec des personnes de confiance, mais il faut vraiment de la confiance !

L'apprentissage des plates-formes de communication numérique n'est donc pas individuel, sans devenir pour autant collectif : sauf dans le cas d'ami(e)s qui se retrouvent ensemble devant un écran, chacun explore l'activité des autres en regardant. On ne parle pas de sa pratique, on ne fait pas de l'apprentissage l'objectif d'un groupe. Jamais les jeunes ne diront « Est-ce que tu peux m'apprendre à poster un statut sur Facebook ? » ni ne feront ce type d'expérience en groupe.

Ces apprentissages mimétiques se renouvellent continûment dans les générations d'adolescents, permettant aux *chats*, puis à Myspace, puis aux Skyblogs, puis à... Snapchat, de réunir les souvenirs de toute une génération. Cependant, il ne faut pas oublier que les pratiques des « suiveurs » ne sont jamais tout à fait similaires aux pratiques des « précurseurs ». Cédric Fluckiger notait que l'adoption de l'usage des blogs se répand quand la plate-forme est admise comme mode de communication privilégié. Les précurseurs investissent une plate-forme pour s'exprimer, les suiveurs s'y rallient pour communiquer (Fluckiger, 2006). Dans le cas de Facebook, la plate-forme s'est enrichie progressivement des messageries, pages, listes, *shares* ou autres artefacts et espaces différenciés, permettant de démultiplier les cadres et les formes d'interaction. Les 85 % des jeunes qui vont sur Facebook peuvent donc y aller pour de multiples raisons, en fonction de ce qu'ils ont vu et appris dans leur milieu familial et auprès de leurs pairs, sans que leur pratique ne soit déterminée ni figée.

« On fait des allers-retours »

J'ai mis du temps à comprendre pourquoi les adolescents ne pouvaient pas répondre par « oui » ou « non » à la question du questionnaire. C'est une jeune fille qui m'a éclairé au cours d'une intervention en classe, en m'expliquant qu'on pouvait avoir Facebook sans y être en continu :

« Mais en fait madame, vous savez, on gère, on fait des allers-retours. Par exemple moi je vais, à un moment pendant un mois je vais y aller tous les jours pour mettre des photos et tout, après je vais me dire stop ça suffit et je désactive mon compte, après j'y retourne une semaine, enfin, voilà quoi, c'est des allers-retours. »

(Fille, Terminale STSS)

Les adolescents utilisent donc pleinement la fonctionnalité de Facebook qui permet de fermer un compte sans l'effacer complètement. Soit que leur pratique se soit saisie de cette possibilité, soit que cette fonctionnalité soit finalement cohérente avec le caractère « insaisissable » des adolescents : ils admettent avoir des pratiques expérimentales plutôt que des profils et expressions définitifs.

Les raisons invoquées pour se déconnecter et se reconnecter sont diverses. Le fait que Facebook serve à interagir est bien sûr le premier argument, il faut donc se reconnecter quand d'autres contacts sont impossibles :

« En fait, moi, [mon Facebook] je l'active, je le désactive. Je l'avais activé aussi en octobre, parce que j'étais partie au Brésil. Je l'avais activé pour avoir des nouvelles. (...) » (Sara, 18 ans, 1^{ère} STSS)

Et réciproquement, se déconnecter est un moyen de réduire ses contacts pour une période, par exemple après une rupture sentimentale (« il s'est fait plaquer par sa copine », un garçon, parlant d'un autre garçon en classe de CAP CFA) ou en cas d'examen (« Jusqu'au bac j'arrête » peut paraître une réponse scolaire, mais elle a été proposée à plusieurs reprises).

Les raisons techniques comme « j'ai perdu mon mot de passe » (Garçon, 2^{de} APR) sont apparues dans une classe de niveau scolaire particulièrement faible ; elles peuvent résulter soit d'un réel blocage technique impossible à solutionner seul et à reconnaître en public pour demander de l'aide ; soit une excuse pratique pour se distancer du réseau social.

Les raisons personnelles comme « ça me prenait tout le temps », ou « ça sert à rien », sonnent étrangement par rapport aux loisirs des jeunes ; elles peuvent résulter de l'intégration des consignes des adultes, ou d'une maturité de ces répondants qui sont effectivement aux portes de l'adolescence. On peut toutefois noter que jamais les jeunes n'ont invoqué les critiques adressées par les parents ou les éducateurs pour se retirer de Facebook : ni « c'est faux, c'est virtuel »¹, ni « c'est dangereux », ni....

Cette pratique des allers-retours est toutefois exprimée par la jeune qui me l'a indiquée comme un sas de respiration : être sur Facebook demande une implication et un investissement difficile à tenir dans la durée, que ce soit parce que la présence en ligne est jugée trop exigeante en temps et en amitié, ou que ce soit parce que l'on se sent changer. Au lieu de lisser dans la durée l'usage de Facebook et de se fixer des habitudes, les adolescents s'investissent par à-coups, en pointillé, pour explorer une identité ou une posture. Il s'agit aussi probablement de tester des pratiques, c'est-à-dire pouvoir s'exprimer d'une certaine manière un temps et revenir plus tard avec un autre ton.

Ainsi, « aller sur Facebook » résulte d'une appropriation technique transmise par son milieu social, d'apprentissages mimétiques mis en œuvre avec des pairs, et d'ajustements au fil de l'eau et des expériences. On est bien loin de l'injonction, d'une obligation à aller sur Facebook, car le caractère privatisé des usages numériques conduit ces pratiques à se

¹ La critique des relations virtuelles (qualifiées de « fausses ») circule régulièrement, prétexte pour démarquer parents et enfants comme ancienne et jeune génération. Exemple parmi tant d'autres, le film « Look up » réifie les relations en face à face et condamne les relations médiées (<https://www.youtube.com/watch?v=Z7dLU6fk9QY>). Le chapitre 6.2 sur la nature de la relation en ligne montrera que les adolescents ne placent pas une relation au-dessus de l'autre, puisque les deux contribuent à leur permettre d'expérimenter leurs sociabilités. Mais ils n'idéalisent pas non plus l'une ou l'autre.

dispenser hors des lieux et temps de la tribu. Et nous allons voir que même en « y allant », il y a différentes manières d'y être.

b) Des profils négociés

Si les allers-retours des jeunes correspondent bien à la spécificité de leur âge, c'est que leur profil, autant leur caractère que leur corps, est en pleine transition entre l'enfance et l'âge adulte. Certes, ils peuvent changer sa photo de profil sur Facebook au fil de l'eau, mais il ne s'agit pas que de cela. Les conditions générales d'utilisation du service imposent que l'identité en ligne soit l'identité civile et cherchent à instaurer un régime de l'authenticité pour se présenter et interagir sur la plate-forme. Il faut indiquer son « vrai » nom, et avoir des « vrais » amis à qui l'on adresse des « vraies » nouvelles de sa vie et de soi. Mais cette injonction à être vrai est adaptée par les adolescents, pour utiliser le dispositif comme ils l'entendent. Un enfant ne ment pas, il invente. Les adolescents inventent ainsi trois manières d'être sur Facebook sans respecter la consigne d'authenticité et sans pour autant mentir.

Un profil de rêve

Le fait qu'une identité numérique soit un construit impliqué dans une stratégie relationnelle a été montré de manière précoce sur le minitel, puis renouvelé au fil des innovations techniques pour être réaffirmé sur les forums de discussion ou les SNS (Jouet, 1989 ; Béliard, 2008). Les adolescents prolongent avec leur profil Facebook la possibilité de créer, nommer, changer, modifier leur identité, en utilisant des pseudos divers et variés, en construisant des avatars signifiant de leurs goûts culturels, en développant une posture relationnelle singulière, en bricolant d'autres pratiques dont je n'ai sûrement pas connaissance.

Donner des fausses informations dans son profil Facebook peut être une manière de se protéger, de cacher son identité réelle. Dans une enquête sur la *privacy* du *Pew Internet Research Center* (Lenhart, 2013) l'institut note globalement que les jeunes s'inscrivent de plus en plus avec leur identité réelle sur Facebook, et rendent publiques de plus en plus d'informations sur leur profil comme leur ville d'habitation, leur photo. Cette ouverture se fait toutefois en paramétrant régulièrement les verrous de confidentialité, même si ce sont plus les filles que les garçons qui usent de cette possibilité. Dans les questions posées par l'institut, une petite dizaine d'actions possibles sur Facebook étaient proposées aux jeunes pour tester celles qu'ils utilisaient pour se protéger. Parmi les propositions, la possibilité de publier une fausse information dans son profil arrive en dernier choix comme technique de protection, mais reste assez significativement utilisée : environ 25 % des répondants ont publié des fausses informations par souci de préserver leur identité et leur vie privée. L'angle utilisé dans cette enquête, la protection des données personnelles, est singulier, mais les réponses convergent avec des observations faites au lycée Pasteur : les adolescents se décrivent sur Facebook avec des fausses informations.

Mais ces informations non véridiques sont acceptées par le réseau d'amis s'ils savent leur donner un sens. Les jeunes tolèrent le « faux » si c'est un rêve, une envie : « Moi j'ai dit que Cristiano Ronaldo c'était mon frère sur Facebook, mais euh, il m'a pas répondu »

(Fille) ; « avec mon ex on est resté assez proches, alors sur Facebook on est mariés, c'est bien comme ça » (Jessica, 18 ans, Term. STSS). Ce sont surtout les jeunes filles qui parlent de ces pratiques, et même les légitiment : « Non, mais si c'est son rêve d'habiter à Los Angeles, Madame, on va pas lui casser son rêve, c'est bon, elle peut le mettre quoi » (Fille). Cette réaction montre que le jeu de l'identité numérique pour s'échapper de sa réalité est admis et protégé par le réseau social. Sur Facebook, les adolescents ne mentent pas, d'autant que leurs proches savent la vérité ; mais ils se présentent avec leur rêve plutôt qu'avec leur vie, et ce mode de présentation est respecté s'il est assez transparent pour que les amis puissent le comprendre comme tel. Savoir différencier le sincère du vrai dans un profil est un moyen de sceller un pacte d'amitié : voir dans le profil Facebook d'une personne un élément que seuls certains peuvent comprendre atteste que l'on fait partie de son groupe de proches. Ce périmètre de l'entre-soi sert autant à délimiter les amis qu'à exclure les parents. Sa caché des parents sur Facebook est ainsi parfaitement admis par nombre de jeunes.

Par contre, les situations où ce n'est pas le rêve de la personne qui est renseigné génèrent une gêne ou un étonnement. Les amis Facebook perçoivent en effet alors une dissonance entre le profil affiché et les activités hors ligne, ce qui brouille nécessairement la relation. Myriem vit par exemple cette situation avec une cousine :

« Moi je trouve, sur Facebook et Twitter, les personnes elles sont un peu différentes. C'est rare qu'elles soient pareilles. Je trouve. (...). Par exemple, moi (...) quand je vois ma cousine sur Facebook et ma cousine en vrai, parfois elle est, limite elle s'invente des vies, limite quoi. Un petit peu. (...) Moi des fois ça m'étonne. »
(Myriem, 16 ans, 2de Générale)

Avoir une activité numérique dissonante avec sa vie hors ligne devant ses pairs n'est pas justifié, et ne peut être justifiable que si cela permet d'exclure les parents de sa vie ou de délimiter son cercle de proches.

Plus précisément, les échanges autour de la « vraie » personnalité ont fait débat dans plusieurs classes. L'exemple explicité par plusieurs groupes de jeunes filles est le suivant : une fille qui passe pour une « boloss »¹ au lycée s'affiche en jupe sur des photos Facebook. Cette observation signalée au cours des interventions est toujours évoquée avec une certaine condamnation. Mais lorsqu'en rebond sur la « boloss en jupe », je posais la question « et la vraie personnalité, c'est celle de Facebook ou celle du lycée ? », il a fallu un temps de réflexion aux filles de la classe de 1^{ère} STSS. La réponse « Ben en fait, c'est

¹ Un(e) boloss désigne de manière péjorative un(e) intello, un peu fayot(e) auprès des profs dans le cas d'une fille, ou un peu geek – nerd dans son monde de jeu vidéo pour un garçon. Avant mon terrain au lycée Pasteur, j'ai lu le roman « Des Impatientes » de Sylvain Pattieu, sur la recommandation d'une personne de mon terrain exploratoire. Ce livre m'a permis de mieux anticiper le vocabulaire et l'air des lycées.

celle sur Facebook, parce qu'on n'a pas la pression, on est libre » avait l'air d'étonner jusqu'à celle qui formulait cette prise de conscience¹.

« Être » sur Facebook n'est donc pas nécessairement le même « être » qu'au lycée et certainement pas le même qu'à la maison, mais la dimension expressive du profil est acceptée lorsqu'elle reste consonante avec ce que l'on connaît de la personne. Exprimer ses rêves de jeunesse en ligne est soutenu, probablement plus que dans le profil d'un père de famille ou d'un cadre dynamique. Alors autant que les adolescents en profitent, quoi qu'en dise Facebook...

Plusieurs profils et profil à plusieurs

Enfin, les pratiques numériques collectives ne datent pas non plus de Facebook, mais y trouvent aussi leur place. Tout d'abord, une même personne peut avoir plusieurs profils : plusieurs jeunes filles racontent avoir différents profils Facebook pour « tester des *targets*² », un jeune homme racontera avoir un profil pour ses amis et un profil pour son univers musical, etc. Cette démultiplication des profils est toutefois difficile à tenir dans la durée, car alimenter un compte prend du temps et nécessite des ressources pour que le compte soit réaliste. Pénélope s'étonnera ainsi que sa cousine entretienne six profils Facebook : « je sais pas comment elle fait, déjà un moi je trouve que c'est beaucoup. » (Pénélope, 18 ans, Term. SPSS).

Il est aussi possible de partager une même identité numérique à plusieurs : Cédric Fluckiger explicitait que monter un Skyblog à deux était un chemin pour entreprendre sa notoriété dans un espace élargi, chercher l'espace public plutôt que l'entre-soi des pairs. Les jeunes d'aujourd'hui sont sur ce point comme les jeunes d'hier, ce que montre le témoignage de Kevin. C'est un jeune très expressif, et donc engagé dans la production de contenus pour se montrer, tester son identité, son look, ses goûts musicaux et sportifs. Il raconte qu'il a lancé un *tumblr*³ avec deux de ses amies, et que cette production à plusieurs permet d'éviter le travail solitaire et élargit les rencontres possibles :

l. : Et y aurait pas eu ces amis pour faire le Tumblr ensemble, t'en aurais fait un quand même ou pas ?

Kevin : J'aurais peut-être pas osé, parce que je sais que ça m'aurait pris trois fois plus de temps, que ça aurait été beaucoup plus difficile.

(Kevin, 16 ans, 1^{ère} STI)

¹ Ce débat sur l'identité et l'amitié a été poursuivi par la classe dans un atelier libre de philosophie le midi, comme quoi les jeunes ont été assez marqués...

² Cibles à draguer.

³ Outil de publication de billets très courts, principalement utilisé pour accumuler des photos ou vidéos sur une thématique. Exemple : le Tumblr « ciel, mon doctorat » <http://cielmondoctorat.tumblr.com/>, ou le tumblr « les cafés du coin », <http://cafes-du-coin.tumblr.com/>.

Facebook a outillé ces usages collectifs en proposant les « pages ». Les « pages » Facebook sont des objets reprenant les attributs techniques d'un profil (journal, *timeline*, messagerie, statut, etc.), mais en remplaçant les « amis » par des « fans ». Il faut avoir un profil Facebook pour créer une page et il est possible de créer plusieurs pages. Initialement, cette fonctionnalité est une solution lancée par Facebook pour distinguer les profils des individus (à cibler pour les annonceurs) et les profils d'associations ou collectifs. C'est un moyen de réguler et encadrer les usages des personnes qui utilisaient Facebook sous un « faux » nom ou au titre d'un groupe. Les pages sont progressivement devenues proliférantes : les marques, les personnalités, les entreprises, les lieux, les blagues s'y côtoient allégrement. Il est donc très facile pour un utilisateur Facebook de monter une page ; il est beaucoup moins facile d'attirer et de maintenir des fans, et on retrouve en fait les caractéristiques et conditions de succès de l'expression publique sur les blogs (Cardon, Delaunay-Tetrel, 2006).

Deux jeunes filles du lycée Pasteur dans une classe de bac professionnel « Services de proximité et vie locale » ont monté une page Facebook qui parle du Maroc, mais « pas pour parler que du Maroc, on parle de tout ». Cette page compte à leur dire 30.000 fans. Cette construction leur permet de prendre la parole à plusieurs sans s'exposer directement. Bien souvent, les adolescents mobilisent leurs amis pour avoir des fans sur leur page : la page n'est anonyme que pour les inconnus de passage.

Visible ou invisible, faire ou défaire...

Ces usages de dévoilement de ses rêves, de fragmentations ou d'associations, montrent que les jeunes testent différentes formes d'exposition et d'expression. Ils savent en ligne crier ou murmurer, cacher ou révéler, remplacer ou effacer ... le but étant que Facebook reste un outil et que les jeunes n'aient pas d'embrouilles, ni avec le dispositif ni avec leurs amis. Cette habileté fait qu'il est difficile d'intégrer à un profil une valeur de réalité, ou d'intégrité. Encore plus que les *chats* et sms, qui permettent aux adolescents de communiquer avec leurs pairs sans être sous le regard de leurs parents (Metton, 2010), Facebook systématise cette possibilité de rendre visible ou non une expression. Encore plus que les *Skyblogs* où la présentation de soi était réduite à quelques espaces, les artefacts de Facebook qui permettent de donner des indications sur soi sont multiples et les combinaisons sont sans fin, permettant à chacun de se présenter avec différentes facettes. Et toutes ces technologies à mémoire se plient à l'instabilité du caractère adolescent, c'est-à-dire que les jeunes font et défont leurs profils, accumulent ou vident leurs messageries, publient ou suppriment leur photo.

Deux jeunes interviewées ont indiqué n'utiliser Facebook que pour la messagerie : Myriem discute avec sa cousine par le *chat* Facebook, exactement comme elle communique avec une autre cousine sur le *chat* Skype ; Sara se reconnecte sur Facebook pour envoyer des messages quand elle est loin, mais est déçue de ne pas pouvoir discuter à cause du décalage horaire : envoyer des messages ne lui suffit pas, elle aurait voulu des réponses. Myriem et Sara utilisent donc les réseaux socionumériques, sans aucune forme de publicisation de soi ni de mise en visibilité des interactions. Les garçons expliquent qu'ils vont sur Facebook voir qui est connecté, et s'en vont s'il n'y a personne. Ces purs usages conversationnels sont donc invisibles dans la *timeline* des jeunes, et répondent plus aux formes de sociabilités autonomes et différenciées observées par Céline Metton

qu'aux expressions semi-publiques des Skyblogs étudiées par Cédric Fluckiger. Ces usages invisibles, comme tous les autres, peuvent évoluer à un moment, pour une raison ou pour une autre.

Jessica (18 ans, Term. STSS) et Pénélope (18 ans, Term. STSS) racontent toutes deux avoir donné leur mot de passe à un petit copain à un moment, négociant affectivement les règles de protection de la vie personnelle qu'elles connaissent et rappellent par exemple à un petit frère. La permission d'accès à leur compte n'est pas rapportée comme une intrusion ou une injonction. Elle semble être fluide dans une relation amoureuse, pour simplifier l'accès à un contenu à un moment donné, pour partager des photos différemment. Mais ce droit d'accès à leur compte Facebook les a amené à supprimer des anciens messages de leur *inbox*, pour ne pas que leur compagnon actuel les voient. Ces messages sont ceux d'anciennes relations, ou de *targets* qui étaient en cours d'approches, ou tout autre message qu'elles jugeraient compliqué à expliquer. La durée de vie des messages de Jessica et Pénélope sur Facebook est égale à la durée de vie de leur relation de couple : les contenus partagés au cours d'une relation avec un partenaire seront effacés à la séparation ou à l'arrivée du conjoint suivant...

Ainsi, les jeunes se servent de multiples artefacts techniques pour exposer leur identité et s'exprimer sur Facebook dans différents cadres (profil ou page), suivant différents registres (rêve ou réalité), avec une durée de vie plus ou moins longue (accumuler ou supprimer des contenus). A la fois la plasticité de la plate-forme permet des usages multiples, et à la fois l'étape de l'adolescence utilise cette plasticité pour entreprendre des essais-erreurs, essayer et recommencer. Nous verrons aussi que supprimer son profil pour en refaire un nouveau est une pratique permettant de « faire le ménage » de ses amis. Alors que les adultes sont attachés à leur compte Facebook parce qu'il a un caractère patrimonial : il réunit les albums photo des anniversaires et des vacances, et le capital social accumulé au fil du temps.

c) Ne pas avoir Facebook

Au cours des interventions en classe, je prenais un moment en aparté pour demander aux jeunes qui n'avaient pas Facebook s'ils arrivaient à remplir le questionnaire. Certains rencontraient des difficultés, n'ayant donc manifestement pas Facebook¹. D'autres y parvenaient avec beaucoup de naturel, l'explication étant soit qu'ils utilisaient Facebook sans avoir eux-mêmes un compte, soit qu'ils avaient eu Facebook, mais ne l'utilisaient plus. Les raisons pour arrêter Facebook sont de deux natures : soit ce geste est motivé par une réaction personnelle, soit il résulte d'une logique de clan. Dans les deux cas, cette

¹ Certains jeunes, notamment au lycée Pasteur, avaient aussi une maîtrise limitée du français, ce qui fait que le questionnaire était pour eux particulièrement difficile. Au moins cinq jeunes ne sont pas arrivés au bout du questionnaire (et n'ont donc pas rempli la partie « qui es-tu ? ») du fait de cette barrière de la langue.

posture n'est pas stigmatisée si le jeune sait tout de même se saisir des codes générationnels liés à Facebook.

« J'ai eu des embrouilles » ou « ça sert à rien »

Malgré les multiples usages possibles de Facebook, certains jeunes décident de fermer leur compte définitivement. Pour des raisons personnelles ou relationnelles, certains jeunes ne parviennent pas à négocier leur usage de la plate-forme et en arrivent donc à une rupture. Dans les classes, j'ai entendu « J'ai eu des embrouilles », plutôt signalée par des filles, sans qu'il soit possible d'aller beaucoup plus loin du fait de la situation de groupe. L'entretien collectif se prête mal aux récits de mauvaises expériences. Mais d'autres arguments ont aussi été avancés pour arrêter Facebook.

L'argument « ça sert à rien, ça fait perdre son temps » est plutôt invoqué par des garçons. Par exemple, Nicolas (17 ans, CAP SPVL) se distingue de son milieu scolaire et familial en s'intéressant à des sujets comme la philosophie, grâce à deux amis qui sont restés dans les filières générales alors que lui est en échec scolaire. Son explication assez lapidaire pour arrêter Facebook est « ça m'intéressait plus » et, même en proposant différentes sociabilités ou divers sujets d'actualité, il a été impossible d'explicitier ce désintérêt.

Une autre expérience est celle de Keira, qui a arrêté Facebook suite à un pari. C'est un contexte social qui l'a fait supprimer son compte, mais finalement elle y trouve des justifications personnelles. Elle en arrive à dire que rompre avec Facebook l'a libérée :

« J'ai eu Facebook. Et euh, maintenant, au bout de, un an et demi deux ans, j'ai désactivé mon compte. (...) ben déjà, non, quand je l'ai désactivé, c'est tout bête, ça s'est fait sur un pari, avec ma copine on a dit 'jusqu'à nos 17 ans on fait plus de Facebook'. Et alors, elle, elle a tenu son pari, elle a eu ses 17 ans, et moi je viens de les avoir, mais euh, ça m'a pas manqué du tout, ça m'a même fait du bien, ça m'a libéré l'esprit, ça m'a... parce que c'est une perte de temps je trouve. C'est euh, voilà, quand tu vas sur Facebook c'est que t'as rien à faire, voilà, t'actualise ta page, y'a rien de nouveau, mais t'es quand même là à descendre, à attendre que... mais voilà. Et moi euh. »

(Keira, 16 ans, CAP ASSP)

Dans sa pratique plus récente de Twitter, Keira note la même perception du poids d'être connectée : quand elle regarde *les Anges de la Télé réalité*, elle suit parfois les *tweets* pour avoir une expérience partagée et participer à ce qui se dit ; mais il lui arrive aussi « d'avoir la flemme », de regarder les anges sans son mobile pour être « tranquille dans son canapé ».

Ce témoignage montre la pression qu'exerce de fait la connexion continue à son réseau social et à ses amis via les SNS et les technologies mobiles. La tension adolescente entre identité et sociabilité est accentuée par la persistance des liens : mes amis (ou interactants sur Twitter) sont toujours présents, mon profil est toujours adressable même si je ne suis moi-même pas connectée. Les profils connectés sont virtuellement persistants et toujours en scène, mais les jeunes se construisent des coulisses pour se mettre en retrait de cette exposition.

Fuir les parents, suivre le groupe

Les raisons sociales pour arrêter Facebook sont liées aux interactants qu'on retrouve dans cet espace : il faut d'une part que les parents n'y soient pas, et d'autre part que les amis y soient. Les adolescents gèrent donc les transitions d'un dispositif à l'autre et l'adoption des nouveaux usages en fonction de ces deux critères. Les SMS semblent rester très présents dans les usages des jeunes, d'après les dires des enseignants ; non seulement parce que l'accès à Facebook du lycée, dans la journée, nécessite un *smartphone* et que tous les jeunes n'ont pas cette chance ; mais aussi peut-être parce que ce dispositif permet de cibler précisément son interlocuteur et évite de se poser la question du public / privé. Le mouvement vers Twitter est initié : ils sont 35 % à répondre qu'ils ont un compte Twitter dans le questionnaire. Une des raisons pour adopter le réseau de micro-blogging est que les parents ont débarqué sur Facebook :

I. : Pourquoi tu es sur Twitter ?

Garçon : parce qu'il y a ma mère sur Facebook.

(Garçon, 1^{ère} STSS)

D'autres arguments sur les formes d'expression justifient de passer à Twitter, mais ces discours reprennent en fait les modèles d'appropriation des technologies : les précurseurs vont sur Twitter pour s'exprimer, avant que les suiveurs n'arrivent pour discuter (Fluckiger, 2006). Ainsi, Myriem (16 ans, 2^{de} générale) suit ses contacts sur telle ou telle plate-forme : elle utilise Facebook avec une cousine en Tunisie, par message privé ; le mail pour échanger avec une autre cousine qui n'a pas Facebook ; elle relate être « passée » sur Twitter pour « suivre » une partie de ses amis, parce qu'ils quittent progressivement Facebook. Myriem s'adapte à l'un ou l'autre des dispositifs pour interagir avec les correspondants qu'elle cible. Cet exemple est repris par les uns et les autres au cours des entretiens collectifs : ce n'est donc pas avoir Facebook qui est important à l'adolescence, mais faire partie d'un groupe.

Des outils multiples qui permettent d'éviter la stigmatisation du non-usage

À la question « est-ce que c'est grave de ne pas avoir Facebook ? » : la réaction a souvent été directe et unanime : non ce n'est pas grave, chacun fait ce qu'il veut. Les entretiens collectifs ne sont certes pas propices à l'expression d'une condamnation ou à la stigmatisation de ceux qui n'utilisent pas le réseau, mais cette réponse a été tellement répandue qu'elle peut être retenue comme une réponse de principe. Seule une enquête exprimera sa difficulté à se déconnecter de Facebook et continuera sur son incompréhension envers les jeunes qui n'ont pas Facebook :

« y en a qui sont pas sur Facebook et quand je leur demande : 'Est-ce que t'as Facebook', ils me disent non, je trouve ça un peu bizarre, quand ils me disent : 'J'aime pas Facebook et tout ça'. Moi, je trouve que c'est bien Facebook. Tout le monde est sur Facebook. Donc moi, je comprends pas les gens qui sont pas sur Facebook. Non, je comprends pas. »

(Florence, 17 ans, 1^{ère} STSS)

Florence dit ne pas comprendre les jeunes qui se privent d'un outil qu'elle considère comme bien, mais elle ne condamne pas pour autant le non-usage.

Les jeunes sont très conscients que Facebook est une mode et qu'ils l'utilisent un temps. Ils ont plusieurs fois réagi avec « y'a pas que Facebook », et signalent eux-mêmes qu'une technologie en remplace une autre. Ils se souviennent que leurs aînés utilisaient MSN, et sont donc conscients que les dispositifs numériques participent aux modes des adolescents. Dans le lycée technologique et professionnel de banlieue parisienne, un élève développera des arguments de la critique artiste de Facebook : « Celui qu'a pas Facebook, c'est celui qu'a tout compris. C'est le sage, qui se laisse pas entraîner comme un mouton. » (Garçon, Lycée technologique et professionnel de banlieue parisienne). C'est le seul cas où j'ai entendu une position proche des critiques médiatisées du réseau social, reprise dans les justifications du non-usage par les adultes (Portwood-Stacer, 2012).

Ne pas avoir Facebook n'est donc pas condamné socialement, tant que le jeune n'est pas isolé. Même sans avoir de compte, il faut savoir parler avec le langage de Facebook, comme savoir parler des films que l'on n'a pas vus : il faut acquérir les compétences permettant de rire quand quelqu'un signale un *like*, ou réagir à un *poke*. L'enjeu pour les lycéens n'est pas d'être virtuose de l'expression de soi en ligne, mais de tester des interactions. Les outils du web sont le support d'expériences relationnelles que les adolescents expérimentent, que ce soit sur Facebook, Twitter, ou autre, et ce sont dans ces expériences relationnelles que les lycéens sont engagés plus que dans les services eux-mêmes.

d) « Mon » Facebook : objet personnel évolutif indéterminé

Ce n'est pas Facebook en lui-même qui est investi par les adolescents, mais les pratiques de construction de son profil en ligne et d'interactions médiées. Les jeunes s'approprient le service pour interagir, se présenter avec des images et des contenus ou avec leurs mots propres, *chatter* en synchronisé ou désynchronisé, etc. Et les outils qui permettent cet apprentissage sont multiples, à condition qu'ils mettent en jeu l'entre-soi adolescent. « Avoir Facebook » est donc pluriel, à la fois parce que les outils se succèdent et se renouvellent ; et parce que les usages individuels sont à chaque fois multiples et objets de règles construites sur des expérimentations, mêlant le faux et le rêve, le dire et l'implicite. Il faut souligner que le profil numérique sur un réseau social est visible ou invisible, variable dans le temps, potentiellement multiple et collectif. Une fois qu'un adolescent a accès à un ordinateur et qu'il a initié son profil, les usages montrent une très grande souplesse de connexion : on n'est pas sérieux quand on a 17 ans, pas même sur Facebook. Sauf quand on parle d'amitiés...

4.2) Mes amis, mes amours, ma famille

Ma famille, mes amis, mes amours, dans l'ordre des étapes de vie. Mes amours, mes amis, ma famille dans l'ordre des priorités des adolescents. Mes amis, mes amours, ma famille, dans l'ordre du dispositif Facebook. Qui sont ces « amis » qui créent le réseau social numérique, avec qui on se lie et on se délie, devant qui on se montre ou de qui on se cache ? Après avoir montré qu'« être sur Facebook » donne corps à un être ciselé par les dispositifs et participant d'une expérience donnée à un moment de vie, il convient maintenant de s'intéresser aux amis Facebook, puisqu'ils modèlent les expressions.

Facebook est un dispositif consacré au réseau social. Les incitations à établir des liens sont multiples et ces liens délimitent l'horizon de l'expression personnelle.

Mais pour les adolescents, le réseau social n'est pas une donnée d'entrée : au sortir du cocon familial, les jeunes n'ont pas encore élaboré et consolidé des groupes d'amis choisis. L'enjeu de la sociabilité juvénile est de construire un réseau social, mais ce n'est pas une tâche facile, car il s'agit de puiser parmi une multiplicité de relations qui n'était pas rencontrée dans les précédentes étapes de vie. Deux étalons servent à élaborer son réseau : un capital de popularité et un capital d'affection, que je désignerai comme « l'affectivité ». Les adolescents doivent à la fois développer leur autonomie relationnelle en construisant un réseau social élargi dans lequel ils testeront des rapprochements ou des distinctions pour fonder les groupes d'amis de l'âge adulte (Bidart *et al.* 2011). Pour cela, ils ont besoin d'un large éventail de contacts et multiplient les rencontres. Cette extension horizontale de leur sociabilité correspond à la « popularité » et engrange des liens faibles, en nombre. Mais les jeunes doivent aussi témoigner de liens forts et impliqués, pour montrer la qualité de leur amitié, en remplaçant l'intensité et l'exclusivité des relations familiales par les « meilleurs amis » (Balleys, 2012). Cet approfondissement vertical de certains liens témoigne de l'affectivité d'un jeune, son potentiel à être un bon « meilleur ami ». L'exigence de la sociabilité juvénile consiste donc à avoir des amis en « quantité » et en « qualité », à construire un réseau horizontal et vertical.

Les études sur les précédents dispositifs techniques ont montré que les outils de communication informatique sont un support de la transition identitaire des adolescents grâce à la privatisation des espaces d'interaction. On peut discuter sans l'œil des parents ; mais aussi avec ou sans le groupe.

« Les enjeux des outils de communication [pour les jeunes] dépassent leurs seules fonctionnalités : si Internet et le téléphone portable sont précieux aux yeux des jeunes, c'est parce qu'ils permettent d'éviter certaines normes imposées par le groupe d'appartenance tout en restant affilié à celui-ci. La tension entre affiliation et distanciation vis-à-vis de la famille et des pairs devient plus facile à gérer. La contrainte s'estompe et les premières entrées en relation amoureuse deviennent plus faciles à nouer. En cela, les outils de communication sont devenus de nouveaux supports de la transition identitaire propre à l'adolescence. »

(Metton, 2010 : 106)

Avec les *chats*, les jeunes parlent à leurs pairs sans que les parents ne corrigent leurs fautes de grammaire ; et ils peuvent parler aussi bien à un ami populaire qu'il faut garder comme ami, qu'à un jeune marginalisé à qui il n'est pas possible d'adresser la parole dans la cour du lycée sans se faire dénigrer. Avec Facebook, c'est donc tout un ajustement à trouver, entre ce qui se dit en privé et ce qui se dit en public. Le dispositif centralise des activités sociales à public variable, grâce au paramétrage des statuts publics et aux messageries privées ou *chat*. Les artefacts de Facebook permettent ainsi d'afficher sa popularité et son affectivité. Il est possible d'avoir beaucoup d'amis, beaucoup de *likes* sur ses photos de profils, beaucoup de messages de « bon anniversaire », grâce à des connaissances. Et il est aussi possible de montrer sa proximité et fidélité à un(e) meilleur(e) ami(e), en échangeant des messages directement sur le mur de l'autre, ou en

faisant référence à des messages privés. La visibilité de ces actions crée une échelle à laquelle tous les utilisateurs peuvent se mesurer.

La publicisation de la sociabilité en ligne ouvre donc différentes stratégies, et nécessite d'interroger les comportements. Comment les adolescents utilisent Facebook pour expérimenter et construire leurs sociabilités, c'est-à-dire en développant leur popularité et leur affectivité ? Mes amis, mes amours, ma famille se mélangent dans Facebook et évoluent avec l'âge et les usages. Je partirai des expériences de sociabilité avec des inconnus, considérant que c'est l'expérience qui inaugure la maturité relationnelle et distingue les adolescents des enfants. Cette sociabilité particulière s'intègre sur Facebook avec les différentes relations, proches et lointaines, que j'exposerai dans une deuxième partie pour montrer que l'enjeu relationnel est d'afficher la juste distance. Enfin, je proposerai d'observer plus finement les relations visant à construire un lien amoureux, et les relations avec la famille, qui sont deux exemples de la difficulté à afficher cette juste distance.

a) Accepter des inconnus, un gage de popularité

La *Real Name Policy* imposée dans les réseaux socionumériques s'applique par extension aux liens : Facebook est conçu pour que les utilisateurs soient amis sur le service avec des personnes qu'ils connaissent *in real life* et avec qui ils sont amis dans une vie hors ligne. Facebook n'est ni un réseau de contacts professionnels évaluant des compétences plutôt que des affections, ni un site de rencontres associant des pairs a priori vierges de toute relation antérieure. Mais à l'adolescence, on ne peut se priver de rencontres pour développer ses liens. C'est ce que rappelle danah boyd dans tous ses travaux montrant que les espaces numériques juvéniles sont des espaces où la nécessaire expérience relationnelle est rendue possible par l'entre-soi (boyd, 2008). L'enjeu des rencontres entre adolescents est qu'un « non-ami » devienne un « ami », que ce soit par l'entremise d'un ami commun ou par une page « où on se tape des barres »¹ ou par des centres d'intérêt communs. La notion d'inconnu est donc plus floue qu'à un âge adulte où la sociabilité continue à évoluer, mais dans un périmètre restreint et une dynamique moins intense.

Dans la partie « Qui es-tu ? » du questionnaire, après « J'ai un compte Facebook », une seconde question proposait : « Je connais tous mes amis sur Facebook : Oui / Non ». La moitié des enquêtés ont répondu « non », et l'autre moitié « oui », ce qui semble montrer qu'accepter des inconnus en amis sur Facebook est une pratique clivante. Pour simplifier la rédaction, je désignerai les « inconnus amis sur Facebook » comme des « Famis » (pour Facebook-amis) et les amis connus dans la vraie vie comme des « Vamis ». La réponse

¹ Cette expression des adolescents doit pouvoir se traduire par « partager un bon moment ensemble », mais elle est surtout un exemple des codes partagés par la culture juvénile, puisque je l'ai entendue dans les deux lycées de banlieue, séparés par 30 ou 40 stations de métro...

nécessairement binaire dans le questionnaire ne permet pas de moduler la part des famis. Est-ce que les adolescents acceptent quelques famis ou est-ce que leur réseau social Facebook est principalement composé de ce type de liens ? Elle ne permet pas non plus de nuancer leur intégration dans le réseau, par exemple est-ce qu'il s'agit de « mi-connus », soit des amis d'amis, ou de rencontres faites dans des communautés et groupes d'intérêt, ou encore de rencontres au hasard. J'ai donc progressivement intégré ce point dans les interventions en classe en demandant « faut-il connaître tous ses amis sur Facebook ? », ce qui ouvrait un débat souvent très éclectique, malgré un postulat de norme assez fort exprimé par exemple par Germain :

« Par principe, on n'accepte pas n'importe qui. Si les personnes on les connaît pas, on va pas... Une personne normale, normalement, s'il la connaît pas, il va pas l'accepter. »

(Germain, 17 ans, 1^{ère} STI)

Une ouverture sociale ?

Le premier argument pour justifier de connaître tous ses amis sur Facebook s'explique par la peur des « gens chelou ».

I. : est-ce qu'on accepte des inconnus [sur Facebook] ?

Fille 1 : moi jamais, non, mais ça va. Et puis il peut y avoir des gens chelou.

I. : à quoi on le voit ? Comment on gère ?

Fille 2 : ben déjà, les vieux, moi je les accepte pas. »

I. : y'a un âge limite ?

Fille 2 : non, enfin, ouais, genre, genre, euh au-dessus de 30 ans. Enfin, quand ils ont de la barbe quoi.

I. : y'a un âge limite en dessous aussi, pour les plus petits ?

Fille 1: ben pour les petits cousins petites cousines, non. Sauf si ils ont 12 ans, faut pas non plus quoi.

(Filles, Classe 1 STI)

Se protéger des inconnus est une mise en garde intégrée par les adolescents, autant par les garçons que par les filles. L'identification des inconnus « chelou » passe ici par le critère de l'âge. Et ce sont donc les autres générations qui sont rejetées, que ce soit les vieux ou les jeunes¹.

L'entre-soi est justifié par l'idée que Facebook sert à discuter. C'est ce qui fait que les famis ne présentent pas d'intérêt :

¹ On pourrait toutefois se demander si les réseaux d'amis Facebook des « adultes » sont plus divers en âge que ceux des adolescents ; l'enquête Sociogeek, avec un panel de répondant relativement âgé indiquait que « l'âge » était le troisième critère regardé pour accepter un ami, après le nom et la photographie. <http://fing.org/?SocioGeek,202>, consulté le 27/02/2014.

« Mais en fait, Facebook c'est pour discuter, et pour discuter faut connaître la personne, sinon ça sert à rien. »

(Garçon, CFA)

La complémentarité des sociabilités hors ligne et en ligne est, au passage, plébiscitée par ces jeunes qui n'acceptent pas d'inconnus :

« Moi j'ai que 65 amis. Je sélectionne grave. Y'a pas moyen, même les gens si ils habitent dans la même rue que moi et je les croise et tout, mais genre je leur ai pas parlé, rien, ben même eux je les accepte pas. Si je leur parle pas, ça sert à rien. »

(Fille, Classe 1STI)

Si certains sont très stricts sur les conditions d'acceptation d'un ami et valorisent de ce fait des petits réseaux très qualitatifs, l'intérêt de la rencontre ou l'enjeu de la popularité peut amener à accepter des inconnus comme amis. Il faut néanmoins objectiver cette candidature et donc fixer des critères. « Si c'est un bogoss » est ainsi une raison suffisante pour accepter un fami. Une règle utilisée couramment est le nombre d'amis communs¹, mais tous les seuils sont possibles :

« Moi je regarde le nombre d'amis qu'on a en commun, si on en a un c'est pas la peine j'accepte pas. Si on en a plusieurs ben oui, peut-être j'accepte. »

(Fille, Classe 1^{ère} STI)

« En fait, moi, j'ai un truc dans ma tête, c'est : j'accepte tous mes amis et si par exemple j'ai des amis en commun avec la personne, 10, j'accepte aussi. Mais en dessous de 10, j'accepte pas. »

(Florence, 17 ans, 1^{ère} STSS)

La sélection des amis possibles en ligne passe donc soit par une validation en face à face, soit par une introduction par d'autres.

L'analyse des réponses binaires « oui / non » permet de rendre compte de la posture de l'enquêté par rapport aux inconnus et montre un potentiel d'analyse important : 266 enquêtés indiquent connaître tous leurs amis sur Facebook, et 266 indiquent ne pas connaître tous leurs amis². La population enquêtée se divise donc en deux, de manière homogène, entre les jeunes qui acceptent les inconnus comme amis sur Facebook et ceux qui ne les acceptent pas. Dans une étude du *Pew Internet Research Center*, 33 % des adolescents déclarent être amis sur les réseaux sociaux numériques avec des personnes qu'ils n'ont jamais rencontrés en face à face (Madden *et al.*, 2013). La proportion

¹ L'enquête Sociogeeek montrait que le nombre d'amis en commun arrivait juste après l'âge parmi les critères pour accepter un nouvel ami.

² Et 30 enquêtés n'ont pas répondu, alors qu'ils ne sont que 7 à ne pas avoir renseigné leur sexe, mais qu'ils étaient 71 à ne pas avoir Facebook...

observée ici, de 47 %, est significativement supérieure à ce chiffre, ce qui s'expliquerait par les caractéristiques sociodémographiques de l'échantillon et notamment l'importance des jeunes d'origine populaire dans cette enquête. Le tableau 15 montre en effet la répartition des jeunes qui acceptent des famis en fonction de leur sexe, âge, et filière.

Tableau 15 : Répartition des enquêtés sur la connaissance des amis

	Effectif	Je connais tous mes amis sur Facebook	Je ne connais pas tous mes amis sur Facebook
Total	562	266	266
		47 %	47 %
Pour 100 enquêtés du groupe			
Sexe			
Femme	48	45	52
Homme	50	54	48
(vide)	1	1	
Âge			
<= 15 ans	14	12	15
16 ans	34	31	38
17 ans	32	34	29
18 ans	10	12	9
>= 19 ans	8	9	8
(vide)	2	2	1
Filière			
Générale	48	56	42
Pro Techno	50	44	57
(vide)	1		1

Lecture : parmi les 562 enquêtés, 266 connaissent tous leurs amis sur Facebook et 266 ne connaissent pas tous leurs amis Facebook, soit 47 % de l'échantillon. Pour 100 enquêtés qui ne connaissent pas tous leurs amis sur Facebook, 52 sont des femmes, 53 ont moins de 16 ans, et 57 sont de filières professionnelle ou technologique.

On observe ainsi plus précisément que 52 % des jeunes qui ne connaissent pas tous leurs amis sur Facebook sont des femmes et 53 % ont moins de 16 ans. La catégorie socioprofessionnelle de la mère et la filière permettent aussi de décrire ces profils : les enfants de cadre et employés ainsi que les jeunes de filière générale sont surreprésentés dans le sous-échantillon des enquêtés connaissant tous leurs amis sur Facebook et refusant les famis. Accepter des famis serait donc une pratique féminine, jeune, et plus répandue auprès des lycéens de niveaux social et scolaire peu élevés. Une piste pour expliquer ce comportement propose que ces profils soient ceux qui cherchent à

développer plutôt que préserver leur capital social. Accepter des inconnus comme ami sur Facebook, c'est ouvrir la possibilité de sortir de son milieu social, et peut-être même que dans ces inconnus il y a le prince charmant.

C'est effectivement l'argument de l'ouverture qui est avancé en entretien pour valoriser les rencontres. Cette opportunité est reconnue par des filles et par des garçons comme Kevin, qui utilise Tumblr pour se mettre en scène et prendre contact avec des gens avec qui il pourrait devenir ami :

I. : Et pourquoi est-ce que ça t'intéresse de publier et de montrer [dans ton tumblr]?
Kevin : Pour voir un peu. Pour voir un peu les gens qui me ressemblent, des gens avec qui je pourrais parler, des choses comme ça. (...) Je me fais des nouveaux amis. Pas vraiment des amis, parce que je les ai jamais vus et tout. C'est plutôt des connaissances que j'ai sur Facebook ou Twitter, genre je parle avec eux et après, c'est comme ça.
(Kevin, 16 ans, 1^{ère} STI)

L'intérêt porté à des gens « nouveaux » peut être le signe d'une curiosité sociale. Les jeunes comme Kevin n'invoquent pas le besoin de popularité, le fait qu'avoir beaucoup d'amis est un gage de notoriété ; mais l'idée qu'ils sont à un âge où on se cherche aussi dans le regard des autres et que les rencontres sont essentielles pour se trouver.

En classe, les réponses positives et négatives à la question des inconnus se sont souvent mélangées, comme le montre l'échange ci-dessous qui oppose des utilisatrices de Facebook et Twitter autour des famis :

Fille 1 : c'est pour ça que je vais pas sur Twitter, c'est trop risqué, on peut se faire suivre par des gens qu'on connaît pas.
Fille 2 : ben justement, c'est trop bien. (...) Facebook c'est lassant, c'est ennuyeux, c'est toujours la même chose. Alors que Twitter c'est... Twitter c'est plus ouvert. Sur Twitter, c'est possible que quelqu'un que tu connais pas vienne te parler, alors que sur Facebook, ben non, tu parles pas aux gens que tu connais pas.
(Filles, Classe 1^{ère})

L'intérêt de ces échanges qui se sont confrontés dans les entretiens collectifs est de montrer que la perception de l'opportunité ou du risque lié aux inconnus est particulièrement intime et personnelle. Les deux postures par rapport aux famis s'explicitaient sans se raisonner l'une l'autre, sans que l'une ne l'emporte sur l'autre. La sensibilité individuelle à l'inconnu est très certainement à prendre en compte dans cette distinction, mais le dispositif ne permettait ni de tester la rencontre d'inconnus hors ligne, ni d'approfondir les compétences que les jeunes mettent en œuvre dans ces rencontres pour montrer les déterminants de l'ouverture.

Se faire afficher, le risque de la relation numérique

« Ne parle pas aux inconnus » fait partie des antiennes de l'éducation, visant à protéger les enfants (et les adultes) des personnes malveillantes. Les risques dont il faut se protéger sont globalement les atteintes à la personne, physiques ou matérielles. Cette mise en garde est bien évidemment nécessaire, loin de moi l'idée de la nuancer. Mais il

est intéressant de noter que les risques encourus avec des « inconnus » numériques ne sont pas de même nature que les risques « physiques ». En ligne, ce n'est pas un moi physique qui est mis en danger, mais le moi construit et en interaction. Par rapport aux risques sur MSN ou Skype, Facebook ouvre la visibilité des interactions et génère un risque éminemment social : se faire « afficher » sur le réseau des réseaux.

*« On peut avoir des amis qu'on connaît pas, à condition qu'ils affichent pas quoi »
(Garçon, 2 BEL)*

Se faire afficher signifie que quelqu'un a posté un message ou un commentaire sur le mur du profil, mais que ce message est inapproprié par rapport au profil. C'est bien la « face », valeur sociale positive qu'un individu revendique, qui est mise en scène sur Facebook et qui peut être offensée, notamment par des inconnus.

La présentation de soi en ligne est bien évidemment liée à la place sociale que le jeune veut tenir sur le réseau socionumérique. Le profil de l'enquêté peut être directement ciblé. Les « relous » sont par exemple les famis qui commentent une photo sans connaître la personne : même « très jolie » sur la photo de profil d'une jeune fille peut être perçu comme une insulte si c'est une intrusion. Mais c'est aussi au fil des interactions que le profil est engagé et chaque statut est une prise de risque. Les interactions affichées par les inconnus peuvent être dissonantes par rapport aux autres relations entreprises. Alors que le SMS et le *chat* permettaient de se détacher de la visibilité des interactions et d'éluder « les prescriptions particulièrement puissantes dans la cour de récréation » (Metton, 2010), Facebook rend visibles les interactions et ouvre potentiellement le mur de chacun à la prise de parole de ses amis¹. Les famis risquent de faire jouer au jeune un rôle auquel il n'est pas préparé ou qu'il a choisi de ne pas présenter sur Facebook. Les inconnus signalés par les jeunes du lycée Pasteur sont surtout les « blédards », les jeunes qui habitent au bled du pays d'origine et que l'on rencontre pendant les vacances.

Fille 1 : Non, mais toi t'as au moins 10 % de blédards² dans ton Facebook, alors que moi je les jette, je les repère tout de suite et je les jette.

Fille 2 [adressé à moi]: Tu peux pas garder des relous qui disent n'importe quoi sur ton mur.

(Filles, Classe 1ASSP)

Les « blédards » affichent un jeune en important dans son quotidien francilien des relations élaborées dans un autre contexte, avec d'autres codes.

¹ Un paramètre de Facebook permet d'autoriser ou non ses amis à écrire sur « son mur ». Je ne sais pas si les jeunes utilisent ce paramètre ...

² Les blédards sont les jeunes adolescents du même âge que les enquêtés, mais restés au bled et rencontrés au cours des vacances au pays.

Le risque sur Facebook n'est donc pas seulement de se donner à voir soi, mais aussi de se donner à voir en interaction avec des jeunes en dehors des cercles admis et reconnus par le réseau social. Nous verrons que ce risque est particulièrement fort avec les amis Facebook issus de la famille, qui affichent donc une facette du jeune qui n'est pas forcément celle présentée aux pairs.

La publicisation des amis et des activités sur Facebook est en fait à double sens : chacun peut « afficher » ses sociabilités, sa popularité et ses affections, mais les amis peuvent aussi « afficher » en retour. La prise de parole d'un ami sur le mur d'un jeune se répercute nécessairement sur le jeune, qui endosse la responsabilité des expressions de ses amis.

« Mais les amis sur Facebook c'est pas toujours ça. Y'en a qui disent n'importe quoi, ils commentent tes photos t'as trop la honte »

(Garçon, CFA)

Facebook amène ainsi les adolescents à éprouver la responsabilité de leurs amitiés : un ami est, en opposition à la famille par exemple, choisi. Donc avoir choisi ses amis c'est partager leurs expressions et sur Facebook assumer leurs réactions. Se faire afficher est une faute commise par l'ami, qui rejaillit sur le jeune. Le dispositif engage donc la responsabilité des jeunes dans leurs affinités électives, alors que la privatisation des précédents outils techniques donnait aux jeunes une liberté et une respiration dans leur exploration relationnelle.

L'explicitation du risque des « inconnus numériques » permet de montrer l'engagement que les jeunes investissent dans la présentation d'eux-mêmes et dans la présentation de leurs relations, et la prise de conscience que les amitiés sont une responsabilité partagée.

Deux parcours de profils

Les adolescents racontent en fait deux parcours possibles avec un profil Facebook. Les premiers pas sur le réseau social se font avec un premier compte, où le jeune accepte toutes les demandes d'amis ; parce que c'est sympa d'avoir des amis et de rencontrer des gens, parce qu'il n'y a pas de raison de refuser quelqu'un a priori, parce qu'on augmente ainsi son capital de popularité. À ce stade de développement de son Facebook, il n'y a pas d'affinités dans le réseau d'amis, mais juste un potentiel relationnel, une exploration sociale en marche avec l'adolescence. Ces rencontres multiples et non électives produisent des fils d'actualité surabondants et une prolifération d'amis : plus on accepte ou demande des amis, plus il y en a ; et plus il y a d'actualités dans le *newsfeed* plus on risque de manquer les actualités intéressantes, comme celle d'un proche ou d'une *target* ; et enfin plus on risque de se faire afficher... La surabondance d'amis devient ainsi compliquée à gérer affectivement et les adolescents éprouvent l'info-bésité : leur Facebook sature d'informations. L'EdgeRank permet en théorie de voir en priorité les informations des amis avec qui on interagit, mais le sentiment d'être débordé et de ne plus maîtriser croît. Le jeune doit alors choisir entre deux stratégies : maintenir son profil en devenant un « cyber », ou fixer des règles pour circonscrire ses amis Facebook.

Un volume d'amis très important est tenu uniquement par les « cybers » comme les appellent les lycéens. Ce sont les jeunes qui adoptent des pratiques de personnalités publiques : une mise en scène de soi avec des photos, peu de réactions aux statuts des

autres, des réponses ponctuelles et négociées aux marques d'attention. C'est le profil d'un jeune homme dans le CAP 2BEL¹, qui prend une posture de star gérant un carnet de contacts plus que des amitiés.

« mais madame y'a pas [d'actualités] sur Facebook. Moi j'ai 2 000 amis, c'est que des filles. C'est pour rencontrer des filles quoi. C'est elles qui me demandent, moi je cherche pas. (Pourquoi les filles elles viennent?) Ben parce que je poste des belles photos. (De quoi, les photos?) Ben de moi. Enfin, moi, et mes potes éventuellement. (Et une fille que tu veux draguer qui posterait un truc genre une vidéo, la réforme des instits, tu vas liker pour la contacter?) Non, ben non, je calcule pas. »
(Garçon, Classe 2BEL)

Ce profil a été relaté dans une classe de garçons, avec une note de jalousie, non admise, de la part des autres élèves. En classe, les autres lycéens ont maintenu « non non on n'est pas jaloux, chacun sa vie », des gestes de désinvolture ou de désintéressement ; c'est la professeure qui m'a confirmé après l'intervention ce qui semblait latent : « ils sont très jaloux de lui, parce qu'il a un succès fou avec sa gueule de Justin Bieber ». Ce comportement de cyber semble aussi être le profil de deux jeunes filles d'une classe de 1^{ère}, qui annoncent respectivement 2000 et 4600 amis. Elles expliquent chercher les « BG » (Beau Gosse) et n'accepter que des Portugais, exclusivement en dehors du lycée, pour alimenter leur vivier de *targets*. Bien sûr, il n'a pas été possible de suivre de manière longitudinale ces pratiques, ni même d'évaluer si elles sont couronnées de succès sentimental...

Mais pour la plupart des jeunes, ce profil avec des amis envahissant paraît ingérable et risqué. Et donc avec l'âge, les enquêtés racontent avoir « fait le ménage ».

« Mais en fait, avant, tout au début quand j'avais Facebook, j'avais je sais pas combien d'amis, mais y en a plein que je connaissais pas. Et après, là, quand j'étais au Brésil, le soir, je m'ennuyais. Donc, je les connaissais tous, mais on va dire de vue. Ceux que je connaissais juste de vue, même je les croise dans la rue, ils me disent pas bonjour, ça sert à rien qu'on soit amis sur Facebook. Donc ça, je les ai supprimés et voilà. Là, j'ai gardé que des gens qui prennent de mes nouvelles, qui parlent avec moi, que j'ai envie d'avoir de leurs nouvelles. »
(Sara, 18 ans, 1^{ère} STSS)

Sara a fait le ménage en supprimant les amis qui ne lui parlaient pas, mais pour d'autres la décision radicale de fermer un compte et d'en recommencer un paraissait plus adaptée. Recréer un profil peut aussi être moins coûteux émotionnellement que de gérer au cas par cas la suppression d'untel ou untel. Cette expérience explique aussi pourquoi la proportion de jeunes qui acceptent des inconnus est moins importante à partir de 17 ans.

¹ Bac professionnel « Électrotechnique Energies Equipements Communicants »

Le réseau social d'amis Facebook acte d'une maturité relationnelle, d'une identité qui se dessine à travers ses choix d'amitié, et en même temps d'un resserrement de son cercle affectif plutôt que d'une curiosité et une innovation permanente.

« Moi, quitte à avoir 5 amis, je préfère avoir 5 amis que je connais plutôt que d'avoir 2 000 amis et même pas en connaître 10 ou 20. »

(Alexandre, 18 ans, Term. STSS)

Pour conclure, il semblerait que Facebook serve l'appétit de découverte relationnelle des jeunes adolescents, en leur permettant d'explorer des relations, de proche en proche, et avec des personnes plus éloignées. Ces pratiques paraissent particulièrement propres aux sociabilités juvéniles : les quelques adultes rencontrés dans le terrain exploratoire n'indiquent pas utiliser Facebook pour rencontrer des nouveaux amis, et rares sont ceux qui ont supprimé des amis ou même « fait le ménage ». Toutefois, les usages n'imposent pas une course aux amis, au contraire puisqu'il faut gérer ces relations dans la durée : on peut ainsi observer une maturité relationnelle se dessiner, le dispositif basculant les pratiques d'activités visibles et ouvertes pour assurer une popularité, à des activités restreintes où c'est le critère affectif qui prévaut.

b) Des connaissances aux amis, une échelle d'affectivité

Si le dispositif de Facebook désigne indifféremment les amis, la disparité affective des relations accumulées est importante : les meilleurs amis comme les rencontres d'un soir sont listés de la même manière dans la page « ami » du profil. La possibilité de créer des « listes » d'amis semble relativement peu utilisée, si ce n'est pour différencier la famille des amis. Cette hétérogénéité des liens dans le dispositif correspond particulièrement bien à la sociabilité juvénile qui s'élabore. L'adolescence étant la première étape de construction d'une sociabilité autonome, cette sociabilité est foisonnante : les lycéens en France ont en moyenne 210 amis¹, ce qui est bien plus que leurs aînés. Certes, l'aisance technique y contribue, mais ce volume important résulte aussi de l'état de construction du réseau social, à un stade de vie où la sociabilité est en expansion avant de se resserrer à l'âge adulte.

Si devenir ami sur Facebook ne dit rien de l'appréciation, les interactions qui s'affichent dans le journal et le *newsfeed* sont, elles, le support de l'expression affective. Les *likes*, commentaires, photos, ou autres statuts ciblés témoignent publiquement de la force du lien. Sur un échantillon d'adultes, la force du lien affiché en ligne est corrélée à la force du lien hors ligne (Jones, 2013). Cette assertion peut être prise comme référence pour les adolescents aussi puisqu'on a vu qu'ils n'entretiennent que marginalement des relations

¹ Étude réalisée par TNS en juin 2011 pour la CNIL, auprès de 1200 8-17 ans ; <http://www.jeunes.cnil.fr/parents/guide-pratique/>, consulté le 27/02/2014

purement numériques¹. Les adolescents intègrent donc les clics dans leur lexique affectif et manipulent ces artefacts dans un cadre relationnel précis. Le sens du clic dépend de la nature du lien : *liker* le statut d'un inconnu est une approche, *liker* le statut d'une amie proche est un gage de fidélité. Il faut donc étudier les activités numériques en fonction de la nature des cadres relationnels dans lesquels elles se déroulent.

Découvrir (ou non) les liens faibles

Est-ce que Facebook sert à découvrir des liens faibles, des personnes que l'on n'aurait pas rencontrées sinon ? Cette découverte semble assez rare, surtout à l'adolescence où les jeunes ont déjà assez à faire avec leurs rencontres multiples². On a vu que les amis pouvaient servir à ouvrir son réseau social et qu'ils contribuent à la popularité du profil. Ces amis ont le mérite d'être remplaçables. En cas de problème, d'affichage ou de *fight*, il suffit de bloquer ces profils ou de les supprimer, et de les remplacer par d'autres dans le vivier d'inconnus en ligne :

« ouais, ou les gens ils nous bloquent, et là c'est fini. (et ça fait quoi de se faire bloquer par quelqu'un ?) Ben, c'est pas grave, on s'en fout parce qu'on va se faire d'autres copains. »

(Garçon, CFA)

Les liens faibles, avec des amis ou des connaissances éloignées, ne sont donc pas affectifs. Ils ne participent pas aux émotions, mais étendent le paysage qui permet à un adolescent de trouver et décider de sa place. Les jeunes se saisissent de manière opportuniste des contenus partagés par ces amis distants ; par contre, il n'est pas question de s'impliquer dans des activités personnelles avec ces relations. Erwan raconte par exemple comment il a découvert le site « Vie de Merde », grâce au frère d'un ami.

Erwan : Un rappeur que j'ai découvert avec Facebook ? J'ai découvert Lacrim. C'est un rappeur. Mais sinon, j'ai découvert quoi ? Oui, c'est un site que j'ai découvert en fait, qu'on m'a dit, ça s'appelle Vie de merde, en fait. J'ai vu ça, j'ai rigolé.

l. : Et la personne qui t'a fait découvrir, tu te souviens de qui c'est ?

Erwan : Ouais, mais c'est pas vraiment un ami, je suis pote avec son petit frère. Il s'appelle Joshua. Mais ça fait longtemps, ça doit faire trois-quatre mois. (...) Je le connaissais, mais de vue. Lui, je le connaissais de vue un peu. Bonjour, au revoir, c'est tout. (...) Il a mis une phrase qui m'a fait rire et je lui ai envoyé un message, je lui ai dit : « C'était toi ? ». Il m'a dit : « Non, c'est Vie de merde ». J'ai dit : « C'est

¹ Il faudrait par contre envisager la fenêtre d'observation qui permet d'attester de la force du lien : les amitiés adolescentes sont a priori plus volatiles que celles des adultes, ce qui impliquerait que la meilleure amie d'un moment ne l'est plus forcément l'année suivante, ou le mois suivant.

² Les jeunes adultes du terrain exploratoire ont par contre renforcé leur appréciation de certaines connaissances grâce à des discussions sur Facebook.